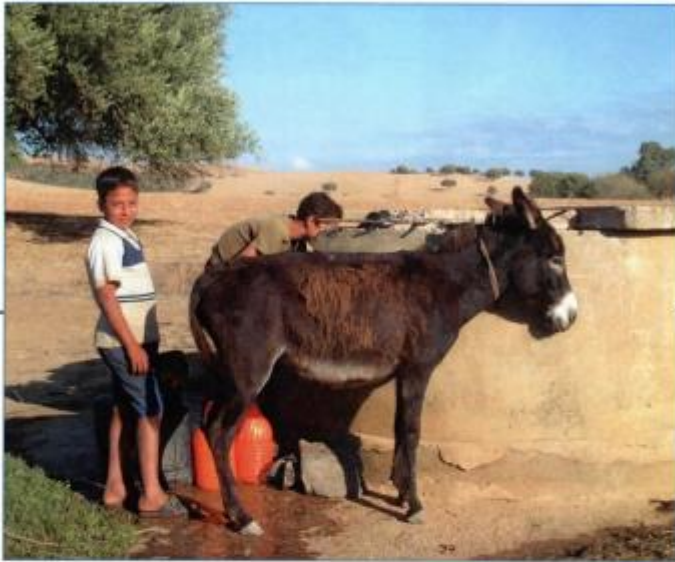


# Jemmapes et sa région



## Le puits de mon père

Mon père possédait sa concession à quelque quatre kilomètres de notre village d'Auribeau.

Le puits que l'on voit ci-dessus - et que j'ai photographié lors d'un de mes récents séjours labas - avait été creusé par ses employés, et ils avaient aussi planté un petit groupe d'oliviers sous lesquels il déposait le vélo qui lui permettait de se rendre sur ses terres.

Cette concession n'était pas des plus rentables: il s'échignait à travailler une terre ingrate, compacte, argileuse, dans laquelle ne poussaient que des oliviers, des pastèques, des pommes de terre et autres plantes peu exigeantes en matière de fertilité.

Il avait également fait planter des eucalyptus qui ont bien grandi depuis, et sous lesquels j'ai été invitée, assez récemment, à mettre mes pas dans les pas de ma petite enfance.

Lorsque ma mère, ma sœur et moi allions rejoindre mon père, nous faisons également une petite visite aux épouses de ses employés, dans leurs gourbis.

Là, nous étions souvent invitées à déguster quelques mets, et j'étais toujours en extase devant la façon qu'avaient les femmes de rouler la graine et de cuire la *marga*.

Leurs *bradjs* étaient succulents, cuits dans les *tajines* sur un feu de bois. Leur texture fondante à souhait, au goût légèrement fumé, sont ancrés dans mes narines et ma mémoire à tout jamais. Sans parler du couscous qui était également inoubliable!

Et puis - cerise sur le gâteau - nous avions droit, chaque année quand arrivait la bonne saison, aux rayons de cire extraits des ruches que mon père avait placées sur la concession. Il en partageait la récolte avec ses employés, tout comme celle des pastèques, des olives, des pois chiche et des pommes de terre.

Ah! ces rayons tout gorgés de miel, quels délices! Quel bonheur de mordre dedans à belles dents! Alors, nous sentions exploser, sous nos incisives, les alvéoles d'où s'écoulait cette gorgée d'or chargé d'oligo-éléments et de vitamines qui allaient nous protéger des méfaits de l'hiver!

Que de souvenirs merveilleux! Je passerais des heures à relater mes instants d'enfant heureuse et insouciance "chez nous"...

Elyette FILLOZ



## En couleurs

Nous nous efforçons, chaque fois que la chose nous est possible, de faire paraître en couleur, "Jemmapes et sa région", bien que notre richesse photographique se compose surtout de clichés en noir et blanc.

C'est pourquoi nous prions instamment ceux qui, parmi vous, ont le privilège de posséder ces images de choix - papier ou diapositives - de bien vouloir mettre à notre disposition ces trésors qu'ils ont la chance de posséder. Merci.

Et un autre merci à Georges Auzeral qui nous a procuré la photographie ci-dessous, ainsi que beaucoup d'autres que nous aurons l'occasion de faire paraître dans nos colonnes.



## Rue du Huitième de Ligne

Rue du Huitième de Ligne... bis. Dans le numéro 79 de "Jemmapes et sa région" daté de mai 2009, nous l'avions en effet présentée dans toute sa longueur mais en noir et blanc. La voici, aujourd'hui - et en couleur cette fois - dans le sens opposé, avec, sur la gauche, sa voisine, la rue Sidi-Nassar où l'on remarque tout particulièrement le haut palmier et le bloc blanc de cette maison d'Hespel qui fut longtemps le seul immeuble de Jemmapes édifié sur deux étages. En toile de fond, les hauteurs des djebels Ferfour et Saïafa. Aux ombres portées des maisons, on devine qu'on doit se trouver aux environs de midi, à l'heure où la chaleur est la plus ardente et où le soleil plombe avec son maximum d'intensité.



## L'olivier la chèvre et l'étourneau

L'olivier - symbole de la paix depuis l'antiquité gréco-latine et au-delà sans doute - était partout présent dans notre région, notamment à Gastu. Rustique, il pousse même dans les sols pauvres et, cependant, il arrive à mener ses fruits à maturité malgré la chaleur et la sécheresse de l'été. Il a, en outre, une vie exceptionnellement longue.

Nous en avons un proche de notre ferme, tellement énorme que, pour faire le tour de son tronc, il ne fallait pas moins de trois personnes se tenant à bout de bras: on prétendait qu'il se trouvait là depuis l'époque romaine... qui sait?

Il existe de nombreuses variétés d'olives, et mon père avait fait sélection de trois afin de greffer des arbres sauvages et peu rentables. L'huile extraite des olives, outre ses qualités culinaires, possède de nombreuses vertus et le Dr Blanc avait conseillé à mon père d'en avaler, chaque matin, à jeun, la valeur d'un petit verre à liqueur.

L'étourneau, lui, se régale d'olives. On sait qu'il se déplace en vols synchronisés, et je me souviens que, lorsqu'un épervier s'invitait pour festoyer, il était vite la cible de la gent étourneau regroupée pour le piquer sans merci et le faire fuir; on assistait alors à un spectaculaire combat aérien, les passereaux formant une volute qui changeait sans cesse de forme et de direction, jusqu'à ce que le prédateur se saisisse d'une proie...

Ces oiseaux avaient aussi la fâcheuse habitude de se délester de leur fiente en cours de vol, et il n'était pas bon de se trouver dessous à ce moment-là... j'entends encore ma mère pester alors qu'elle venait d'étendre sa lessive!

Ce délestage aérien a eu, au long des siècles, un côté très positif: il a permis, par semis des noyaux, de faire proliférer l'olivier autour du bassin méditerranéen. A croire que l'arbre a passé un pacte avec l'étourneau: "Je te donne mes fruits à condition que tu sèmes leurs noyaux"... pacte jamais rompu qui doit exister depuis la nuit des temps.

La chèvre - animal rustique s'il en est - ne fait pas de sentiment, elle, pour venir troubler ce pacte en broutant tout sur son passage; or si un noyau d'olivier n'a pas la chance de prendre racine dans un quelconque roncier dès sa sortie de terre, sa première pousse est - à coup sûr - broutée.

Seulement, voilà: l'olivier - patient - a découvert le moyen de combattre le fléau. C'est ainsi qu'un jour, je me suis trouvé devant une sorte de buisson rabougri d'épineux. En l'observant de près, j'ai compris que c'était - en fait - un olivier qui, avec acharnement combattait pour survivre. En effet, la chèvre - ne prélevant que les feuilles naissantes - laisse, le long de la jeune tige, le pétiole qui forme des sortes d'épines... lesquelles, l'année suivante, constitueront un efficace rempart à l'abri duquel pourront se développer de nouvelles feuilles, et ainsi de suite.

A raison d'une croissance de deux à trois centimètres par année, il est vrai que l'olivier peine à grandir; mais, au bout d'une cinquantaine d'années, lorsque les caprines, dressées debout sur leurs pattes arrière, ne parviennent plus à atteindre les nouvelles pousses, l'olivier - désormais sauvé - peut prendre son total essor et développer enfin ses branches charpentières.

Pour conclure, un petit souvenir relatif à l'olivier. Au cours de la guerre de 1939-45, un agent de la préfecture empruntait notre tortillard B.M.S.C. à voie étroite, depuis Saint-Charles jusqu'à Ras el Ma. Arrivé là, c'est à pied qu'il devait poursuivre sa route jusqu'à notre ferme pour y réquisitionner le stock d'huile que nous avions traitée.

Il était lesté d'une petite valise dans laquelle il rangeait ses imprimés, mais aussi d'un petit bidon que mon père - complaisamment - lui emplissait de deux bons litres de sa meilleure d'huile d'olive.

Paul EBERSTEIN

Photographie d'Amor Mouas prise aux environs d'Aïn-Cherchar-Auribeau.

# La Clément-Bayard du toubib

Seuls, sans doute, les nostalgiques des glorieuses *teuf teuf* de la Belle Époque se souviendront encore du vocabulaire prestigieux que portait l'automobile du toubib de Jemmapes, la Clément-Bayard.

Quel nom de marque, en effet, pouvait être plus magnifique, surtout dans le chef-lieu d'une commune dont un des hameaux portait le nom du "chevalier sans peur et sans reproche!"

A cette très lointaine époque, notre Clément-Bayard se trouvait être un des rares véhicules à essence qui commençaient à concurrencer sérieusement les voitures encore équipées de "moteur à crottin".

C'est une de ces trépidantes automobiles que possédait le Dr Gouvert, médecin de colonisation de Jemmapes et de sa région: sa petite, sa légère, son outil quotidien de travail.

Il en possédait aussi une autre, dans le très long garage de la rue Barral: une énorme Delage à usage familial, pesante, encombrante à force d'être volumineuse, avec de grosses lanternes à pétrole, des sièges de molesquine plus vastes que des fauteuils clubs, une lourde capote en toile rabattable qu'on reliait au pare-brise à l'aide de courroies de cuir... et un couple de roues de secours réparties à droite et à gauche du capot cylindrique, à la jointure du marchepied et de ce garde-boue qu'on appelait poétiquement une aile. Mais cette Delage là - une fois qu'eurent été mariées les demoiselles Gouvert - ne servait plus du tout et se couvrait lentement d'un tapis de duveteuse poussière.

Tandis que l'autre, la Clément-Bayard, elle était fameuse dans tout le village et les environs, car elle avait longtemps voituré le toubib coiffé de sa casquette à pont et revêtu de son pare-poussière gris, au cours de ses interminables tournées dans le bled.

Mais avait fini par arriver le jour où notre vieux médecin, déjà septuagénaire, résolut de mettre un terme à ses activités. Alors, la Clément-Bayard se transforma en merveilleux jouet.

Ils sont nombreux, nos compatriotes filles et garçons qui ont franchi le portail du garage - cœur battant - pour jouer avec l'automobile du toubib!

Sur son petit capot - museau rouge, descendant comme un toboggan - était riveté un chevalier d'argent, estoc en main; le pare-brise était outrageusement vertical comme pour défier les lois de l'aérodynamique; la carrosserie était rutilante, au flanc de laquelle s'ouvraient deux portières vastes comme un mouchoir de poche, et la capote, une fois déployée, laissait voir, sur son occiput, l'ovale gondoilé d'un oculus de mica.

Les roues présentaient des rayons plus nombreux que ceux d'une bicyclette, avec des pneus pleins que ceinturait un semis de pastilles métalliques.

Enfin, à l'avant, pendait une manivelle à mentalité de brel, capable de décocher de perfides "retours" avec la violence d'une ruade...

A l'intérieur d'un étroit habitacle était placé - au sommet d'une tige strictement verticale - un volant perpendiculaire sur lequel l'accélérateur (à main) pivotait comme une aiguille de montre, contrôlé dans son mouvement par une crémaillère de laiton; et jouxtait cet ensemble, un levier de changement de vitesse et un "ralentisseur" - plutôt qu'un frein - en renfort duquel pouvait intervenir une pesante pédale d'arrêt.

Et puis, rivé au pare-brise, un tonitruant *klaxon* à corne de tromblon et manivelle, était prêt à rugir de vociférants *arrurrah! arrurrah!*.

Quel "jouet", mes amis! Avec la permission de s'en servir autant de fois qu'on le désirait, sous condition d'avoir été sage "comme une image" et - recommandaient les mamans - de ne pas "oublier d'être bien poli avec madame Gouvert"...

Ainsi, tout au long des années 30, une bonne partie de ce que le Tout-Jemmapes enfantin comptait de petites fesses, vint les frotter sur le rembourrage des banquettes, et râcler ses souliers sur le plancher métallique au relief losangé. Ensuite, il ne restait plus qu'à se laisser aller - comme savent le faire tous les enfants - au mélange de l'imaginaire et de la réalié.

Imaginaire, le bruit du démarrage, le ronronnement du moteur, le crissement du frein, la côte qui oblige les passagers à pousser, la descente au cours de laquelle on négocie de périlleux et savants virages, les troncs de platane invitant à la pause-pipi, la panne prévisible tous les douze kilomètres, les "pleins" répétés à des postes d'essence (inépuisables puisque irréels) les pneumatiques que l'on gonfle bien que ceux de la Clément n'aient pas eu de chambre à air... sans oublier la cale du gros caillou à l'avant ou à l'arrière.

Réalité, le frottement métallique du curseur d'accélération, le volant brusquement manoeuvré à pleines mains, le bras tendu hors de la voiture pour annoncer un virage, la souple capote qu'on déploie et replie à longueur de





trajet, le capot relevé pour prodiguer au moteur la caresse ou le coup de pied qu'on savait seuls capables de le remettre en marche, les deux essuie-glace manuels (des mains, il fallait en avoir au moins six, comme les divinités hindoues, en ces temps-là) et, toujours, ce tonitruant *klaxon* dont on se délectait à tirer des "arrurrah" triomphants.

Immobiles griseries de la conduite sans essence et sans permis à points! Absence des panneaux de signalisation! Inconnue, la crainte des gendarmes qui n'allaient alors qu'à pied ou à cheval, voire à bicyclette, non sans s'éponger souvent le front.

Qui ne se serait cru devenu Aladin des Mille et une nuits, voyageant sur son tapis volant?

Pour les itinéraires, on n'était guère ambitieux. Pas de "Croisière Jaune" d'alors, chère à M. Citroën - non! - mais une succession d'allers-retours aux environs, pour rendre visite à des connaissances: les Médale à La Robertsau, les Chavanon à Lannoy, les Dupont à Auribeau, les Viéville à Gastu, les Portulier à Foy, les Bontoux à Bayard, les Roggy à Roknia, les Denis à Oued Kebir...



Parfois, on poussait jusqu'au Dem el Begrat, et même - puisque la Gazoline ne coûtait rien - jusqu'au Guerbès, histoire de plonger aux oursins.

Ou bien on allait se gausser de la côte de Bissy, qu'on grimpait allègrement, les doigts dans le nez... à condition de ne pas lâcher le volant.

En un temps record, on avalait des kilomètres, en fonçant si vite qu'on ne se rendait pas compte que les années passaient... et que vint le jour où l'on eut d'yeux que pour d'autres merveilles que la vieille bagnole et du goût pour d'autres distractions.

Dame Clément-Bayard fut alors déplacée de quelques mètres en aval, et, à sa place, fut coulée une dalle de ciment sur laquelle on installa une table de ping-pong autour de laquelle les anciens usagers de la teuf-teuf se livrèrent maintes parties, les jours où le temps ne permettait pas d'aller s'affronter au tennis, sur le "court" bétonné proche de la cave Willemin.

Enfin, les enfants étant devenus des "grands", la grand-mère décida de se débarrasser de ce qui - pour elle - n'était qu'un bien inutile nid à poussière.

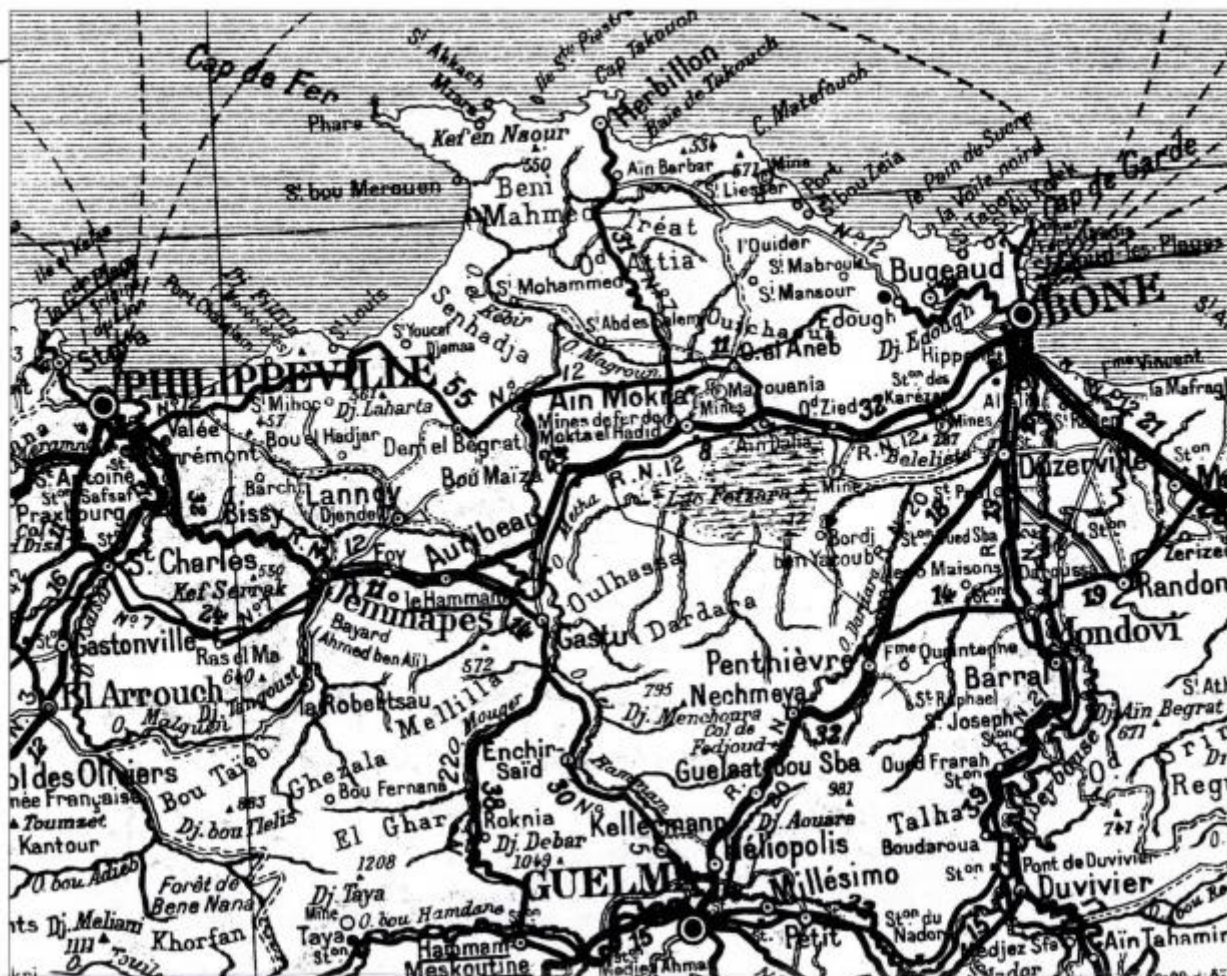
Le nom de celui qui finit par acheter le glorieux engin à disparu dans les oubliettes, mais pas le prix d'achat de la voiture: 400 francs - de l'époque.

L'engin fut tiré à bras d'homme hors de son garage, et placé - par précaution - face à la descente vers la rue Négrier. On abreuva généreusement son réservoir du volume d'un bon estagnon d'essence, et l'on tenta un premier quart de tour de manivelle... Ô miracle! - notre Belle au moteur dormant ronronna comme au jours anciens, entourée d'un cercle de badauds de toutes ethnies.

Pourtant, le démarrage fut brusque, sans doute par manque d'entraînement ou émotion du chauffeur; et l'élan fut si soudain que les quatre roues généreusement cloutées firent jaillir des gerbes d'étincelles, comme si - à la façon du prophète Elie - la Clément-Bayard décollait vers le ciel, en une lumineuse et flamboyante apothéose...

JEANNOT.

Derrière ce portail de la maison familiale, était garée la Clément-Bayard. Entre ce portail et la porte d'entrée, se trouvait le cabinet médical du toubib.



## Bône-Philippeville via Jemmapes

Pour le lundi de Pâques, nous avons fait une charmante randonnée entre Bône et Philippeville.

Nous quittons Bône vers dix heures. Une brise fraîche souffle dans un ciel incertain. De gros nuages blancs coiffent l'Edough d'un chapeau de plumes d'autruche. Une route, comme un serpent grenat, se distingue dans le vert éteint et morne des taillis. De grandes étendues dorées et lumineuses sont des genêts en fleurs.

L'auto file vers Jemmapes, traversant d'abord une région assez pauvre.

A droite, ce sont des coteaux avec leurs oliviers, leurs figuiers, voilant la tristesse de quelques ruines romaines.

A gauche, ce sont de petites mares aux colliers jaunes et blancs de menues fleurettes: des anémones et des renoncules d'eau, des pâturages fleuris, et, tout au loin, les lueurs d'argent du lac Fetzara. Et pourtant, pas d'ennui dans ce décor simple de vie pastorale: des troupeaux repus, des chevaux galopant, un poulain couché parmi les doucettes... sa mère, inquiète de ne pas le voir remuer, vient le flairer d'un souffle ardent.

Non, pas d'ennui, du charme partout. Près d'une claire fontaine, un berger souffle dans une flûte de roseau, un Arabe en voyage, délassant ses pieds meurtris, pratique ses dévotions à l'ombre d'un olivier.

Et des fleurs, des fleurs à foison: marguerites jaunes, doucettes roses en

tapis immense, glaïeuls et coquelicots éclatants parmi les céréales aux vagues satinées.

De loin en loin, une flore d'Afrique: des agaves se dressent comme des glaives; de grands chardons jaunes, bleus, purpurins rayonnent tels des candélabres; à la lisière d'un champ, des figuiers de Barbarie découpent une fresque bizarre, monstrueuse comme des enlacements de reptiles.

Toutes ces étendues splendidement colorées rappellent les jolies paroles de l'Écriture parlant du printemps: "Par lui, la solitude s'égaiera et fleurira comme un narcisse; elle se couvrira de fleurs et tressaillera de joie."

On arrive aux merveilleux vignobles de l'oued Kebir, de l'oued Emchell, cultivés comme des jardins et méritant une admiration totale.

Puis ce sont de blancs villages - Auribeau, Foy, Jemmapes - abritant leur prospérité viticole derrière de modestes façades; ce sont de gigantesques eucalyptus balançant, dans leur chevelure, des abeilles, des oiseaux, des nids.

Voici la montée de Bissy: la route prend d'assaut la forêt de chênes-lièges, s'élève en lacets blancs et tortueux parmi les taillis et les bizarres mamelons. Puis c'est la descente vertigineuse... mais quelle vue enchanteuse!

A gauche, au fond, l'horizon, les monts de Kabylie encore striés de neige s'échelonnent en immenses plateaux d'un lavis bleu et vert plein de douceur.

Vers la droite, tout près, est Philippeville qui s'étage en blancheur.

On arrive, dans la plaine, à la vallée du Safsaf d'une richesse inouïe: vignobles, vergers, olivettes.

L'auto file sur une large avenue bordée de palmiers, descend la rue Nationale, et voilà, à droite, la belle place de Marqué.

A gauche, on distingue Stora et ses pêcheries déjà célèbres au temps des Carthaginois et des Romains.

En face, c'est la mer enchanteuse aux atours changeants constellés de pierreries, miroir des jours et des nuits azurés, du char flamboyant de Phébus ou des coursiers blancs de la douce Phébé.

Eugénie POFILET.

Extrait de "Le Temple de l'Amitié", roman d'Eugénie Pofilet édité à Bône en 1933 par l'Imprimerie Centrale A.M. Mariani, rue du Dr. Purseigle.

- Autres ouvrages d'Eugénie Pofilet
- "Tableaux et nouvelles" Alexis Noël, Paris, éditeur.
- "Sous le soleil d'Algérie" Alexis Noël, Paris, éditeur
- "Vers l'Algérie", roman Mariani et Servier, Bône, éditeurs. (Mention très honorable au concours de la jeune Académie, 1932).
- "Les Deux Routes", nouvelle.
- "L'Eglise de Brou", description lue au Congrès des Sociétés Savantes de Besançon, 30 mars 1932.

# La Robertsau année 1875

Le 29 mai 1875, le colonel Renou, en mission spéciale, signait le rapport qui suit, à l'intention du général Alfred Chanzy, Gouverneur général de l'Algérie, pour lui rendre compte de la situation générale dans le centre de La Robertsau qui avait été fondé trois ans auparavant, pour permettre l'implantation d'Alsaciens et de Lorrains ayant dû quitter leurs provinces de l'Est annexées par l'Allemagne après la défaite de 1871, afin de conserver leur nationalité française.

Tout y est passé - suivant l'expression imagée - "au peigne fin".

## LES COLONS

Les feux se répartissent en 20 Alsaciens ou Lorrains, 7 Métropolitains et 23 Algériens. Les hommes sont 50, les femmes 50, les enfants 95.

Sur cette population, douze attributaires cultivent par eux-mêmes. Les Alsaciens et Lorrains louent une grande partie de leurs terres aux Arabes, à moitié de la récolte. Le nombre d'hectares est de 30 en moyenne. Les parties louées ne produisent pas plus de 200 à 300 francs.

Deux à trois colons alsaciens possèdent quelque avoir et sont en progrès, mais les autres sont pauvres et manquent de l'aptitude nécessaire.

Les colons précédemment implantés en Algérie sont généralement plus aptes à l'agriculture et plus à même de réussir; cependant, six ou sept sont totalement impuissants (sic), faute de ressources. Leur conduite est assez bonne.

## LES TERRAINS

Il y a 2.102 hectares affectés à la création et l'agrandissement - dont 64 sont encore à concéder - plus 400 réservés pour les communaux et un lot de culture vacant.

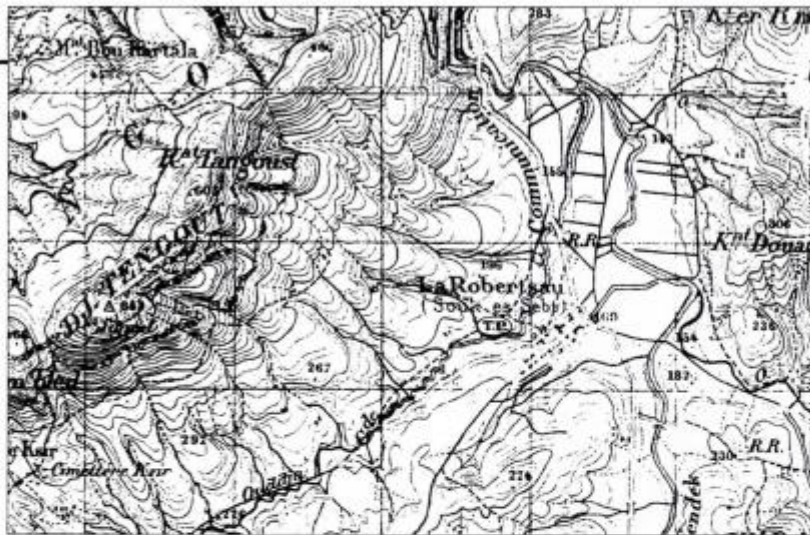
Sur l'ensemble des terres, il n'en existe qu'un quart de bonne qualité, que l'on peut cultiver sans défrichage; le reste est couvert de broussailles plus ou moins difficiles à arracher; les dernières parties contiennent beaucoup d'oliviers sauvages que plusieurs concessionnaires commencent à greffer.

Les céréales viennent très bien dans les parties qui longent la rivière et sur deux mamelons en pentes douces. La vigne prospérera en beaucoup d'endroits. Lorsque les pieds seront greffés, les colons auront une dizaine d'années de ressources assurées. Le tabac réussit très bien sans irrigation.

Il y a lieu d'empêcher, par tous les moyens possibles, la coupe des jeunes pieds d'olivier: en effet, certains acheteurs en font couper de grandes quantités dans tout le pays boisé: cette année, ils en ont fait disparaître, dans la contrée, plus de 20.000. Il y a là une exploitation qui peut être très préjudiciable.

## LES HABITATIONS

On compte 26 maisons terminées et une en cours de finition. Vingt ont été



bâties pour les Alsaciens et Lorrains. Il s'agit de chambres adossées les unes aux autres, et réunissant deux ou quatre familles. Celles des Algériens sont assez importantes. Plusieurs attributaires résident dans des gourbis plus ou moins bien organisés.

## LES TRAVAUX PUBLICS

- Conduites d'eau et fontaines

Une conduite longue de 2.500 mètres amène l'eau dans deux fontaines placées convenablement. Une prise alimente l'abreuvoir. Le lavoir manque et le four n'a pas encore été commandé; il conviendrait de le faire au plus tôt parce que la rivière est presque toujours à sec pendant l'été.

- Ponts et chaussées

La route peut être considérée comme empierrée jusqu'au point qui se trouve à 1.800 mètres du village; elle a besoin d'être complétée sur toute cette longueur, mais les terrassements ne sont pas commencés.

Les rues du village ont aussi besoin d'être empierrées parce que le terrain est trop perméable, ce qui occasionne, l'hiver, des ornières dont on se tire à grande peine.

- Edifices communaux

L'école avec le logement de l'instituteur et la salle de la mairie, sont terminées depuis un an. La chapelle et le presbytère sont à faire; il n'y a pas encore de fonds votés.

- Observations

L'empierrement des rues est de première utilité.

## LES CULTURES

Le nombre d'hectares de cultures est de 350, pour 500 de pâtures. Les Arabes en louent 150.

Sept ou huit colons ont cultivé, par eux-mêmes, 120 hectares environ; le reste l'a été par les autres colons, avec leurs moyens ou ceux des Arabes.

Les colons ont presque tous planté de la vigne qui paraît bien venir: quatre attributaires en ont deux hectares chacun, et l'ensemble est de 20 hectares, plantés depuis deux ans.

## LE MATERIEL AGRICOLE

Il s'élève à 48 voitures, charrettes ou tombereaux, 45 charrues, 27 herses, mais encore aucune batteuse.

- Observations

Les Alsaciens ont le matériel néces-

saire: il a été donné par le comité. Le reste est aux Algériens et aux émigrants de la métropole. Les Algériens ont quelques bonnes charrues fines.

## LE BETAIL

Il s'établit à 30 chevaux, 22 mulets, 8 ânes, 332 bêtes à corne, 180 moutons et chèvres, 50 porcs; aucun animal n'est la propriété de l'Etat.

Les Alsaciens et Lorrains ont conservé leurs boeufs, à l'exception de deux qui les ont perdus ou à qui on les a volés; 290 appartiennent aux autres colons, ainsi que les chevaux, mulets et moutons. Sauf deux Alsaciens, les autres n'ont que ce qui leur a été donné par les comités.

## PREVISIONS BUDGETAIRES

Les ressources de la commune mixte, qui sont d'environ 30.000 francs, servent aussi pour les autres centres du district.

## SITUATION GENERALE

Tous les attributaires sont sur place, les évictions pour défaut de résidence personnelle ayant été poursuivies activement par l'Administration qui a obtenu rapidement le remplacement des colons évincés.

## OBSERVATIONS

Les colons immigrants de la métropole, sauf un seul, n'ont pas été bien choisis en France. Ils sont généralement pauvres mais leur conduite est bonne. Les Alsaciens sont un peu comme partout ailleurs: quelques-uns venus des fabriques ou des villes ne prospéreront jamais parce qu'ils manquent d'ordre et de sobriété. Les Algériens sont ceux qui réussissent le plus vite.

Les terres remplies de broussailles se défricheront lentement parce qu'elles coûteront trop aux colons, et ne pourront les indemniser de leurs dépenses avant un temps éloigné. Le moral des habitants n'en souffre pas, et il est probable que ce village sera l'un de ceux où - après l'époque de la résidence effective - il y aura le moins d'attributaires qui restitueront leurs concessions.

La veuve Ziegler est à secourir: sans ressources, avec un jeune fils, elle a perdu son mari il y a six mois. Un boeuf sur deux lui reste encore.